

# LA GAZETTE DE GUIGNOL



JOURNAL SATIRIQUE, HEBDOMADAIRE

Adresser tout ce qui concerne l'Administration et la Rédaction, au bureau du Journal, rue de Lyon, 32.  
Abonnements: 2 fr. par trimestre.

## L'ENTREVUE DES 3 COMPÈRES

**Guignol.** — Ohé, mes deux vieux t'amis, je vous évite à pas grolasser en chemin, et à démener vivement vos abatis, à seule fin que vous arrivassiez me faire un jognement de margoulettes, comme une sainte éternité de bons frangins que nous sommes.

Et toi, Madelon, va-t'en reluquer à la cuisine si j'y suis; nous avons t'à bajafler de choses indiscretes, et dont que ni homme, ni femme, ni Auvergnat n'ont z'à y fourrer le nez dedans.

Compère Porichinelle, et toi z'aussi, compère Arlequin, j'ai t'aeu celui de vous faire venir ici, pour que nous délibérassions sus l'empois qu'y faut faire de nos trois tavelles dont qu'elles s'em...ellent tout autant qu'une croûte derrière une malle, à rien sigroller et à pas tarabuster de coquelichons, comme au temps de jadis qu'on s'asticotait mutuellement le prussien.

Dieu qu'a voulu que nous naissussions avec un sêtre de bois, dont que nous sommes les popiétaires illégitimes par la grâce divine, a voulu t'aussi que nous nous en servassions, pisqu'y nous débobine comme ça dans son lapin de l'évangile :

La vie est ici-bas une grande bataille.  
Pour conquérir le ciel il faut que la canne aille !

**Polichinelle.** — Ce dernier mot me montre, en effet, compère Guignol, que le précepte nous vise évidemment, toi, Arlequin et moi.

Ce serait donc offenser le Créateur de toutes choses, et par conséquent de ma trique, de ton picarlat et de la batte de notre ami, si nous laissons ces instruments accrochés inertes au ratelier.

Mais il faut que nous en fassions un usage intelligent, et pour cela je serais d'avis de consulter le maître de bâton Guillaume.

**Guignol.** — Que donc que c'est, que ce particuyer-là?

**Arlequin.** — C'est vrai que Guignol est casanier, et qu'il n'a jamais quitté Lyon.

**Guignol.** — T'as raison, ganache, je me sis pas lantibardanné pus loin qu'à Venissieu, et je me maginerais que je sis perdu, si je m'éloignais de mon pays natable, tant seulement de manière à plus vitrer l'estatue de la grande Mariette.

**Polichinelle.** — Eh bien ! le maître de bâton Guillaume, tout ferré qu'il est sur le maniement de son arme, a pris pour règle générale de ne jamais agir seul, mais de s'adjoindre de bons gourdins comme lui, afin d'agir à l'unisson.

**Guignol.** — De sorte que si y s'agit de tremper z'une soupe à quéque grelu, note homme se rappelle le proverbe : l'ognon fait la farce ! Pas bugnasse, M'sieu Guille-homme !

Mais, les gones, je rechigne pas sus vote porposition de former z'un tripe fuseau de nos tavelles humanitaires. S'agit seulement de les faire manoeuvrer sus de cotivets que méritent qu'on leur débaroule dessus avêque l'archet à bourrique.

**Arlequin.** — Quant à cela, nous n'avons que l'embaras du choix.

Les nobles triqueurs qui, comme Polichinelle et moi, avons été à la cour pour amuser Leurs Majestés, nous avons pris leçons de princes, et pour ma part j'ai retenu ceci qu'un grand monarque me faisait l'honneur de me dire, dans un moment de belle humeur :

« Arlequin, ton habit bariolé me représente mon royaume, tel qu'il était du temps de mon père.

« Mon royaume, je l'ai battu et rebattu sur toutes

les coutures, et il y avait sujets... à battre, jusqu'à ce qu'il fût devenu *uniforme*.

« Crois-moi, Arlequin, prends ton vêtement au clou, et frappe sur lui avec ta batte, tant que toutes ses couleurs se soient fondues en une seule. »

**Polichinelle.** — Et le même monarque, ou son frère, ou quelqu'un des siens, me disait aussi, un jour que je l'avais distrait plus que de coutume.

« Allons, Polichinelle, au lieu de t'escrimer à taper sur Lucifer, ce qui ne te rapporte pas le diable, tourne ton bâton contre toi-même, et fais disparaître ces gibbosités qui te rendent un monstre aux yeux du genre humain.

« Comme ta personne, mes états avaient aussi des défauts naturels. J'ai frappé de grands coups, et ces difformités, je les ai fait disparaître.

« Maintenant mes provinces ont des lignes qui ne s'arrêteront pas, je l'espère, au bas du rein. »

**Guignol.** — Je vois, compères, que vous êtes de mamis pas cancornes, et qu'avez fourré dans vote caboche de travailler rien que pour vous et dans vote intérêt particuyer.

J'ai pas à m'embringuer dans vote affaire impersonnelle, de l'instant que, à réson ou a tort, vous pe-tafinez rien que ça vôtre,

C'est vrai que j'en aurais t'aeu le gigier gonfle de satisfesance de reluquer que vous fassassiez usance de vos gourdins seulement pour épousseter vote panaiere baricolé, et vous faire de nouvelles bosses.

Car sachez-ben, les gones, que gn'y a pas de z'honte à porter de frusques rapetassées et à s'appeler z'Arlequin, pas plusse que d'avoir des rotondes sus le dos et l'estôme, et de s'êtituler Porichinelle; pisque tout un chacun dans la partie des taffetaquiers est ben aise quand il a z'un arlequin à se poser sous la gniaque,

Feuilleton de la GAZETTE DE GUIGNOL

(9)

## HISTOIRE ANCIENNE

A L'USAGE DES MODERNES

II

APRÈS LE DÉLUGE

(Suite)

CHAPITRE XXV

L'amour conjugal et l'amour filial n'étaient pas développés à un très haut degré chez les Perses, surtout parmi le beau sexe.

On l'a vu par la conduite de Cambyse tuant sa sœur qui était en même temps sa femme.

Le trait suivant en est une nouvelle preuve.

Un des sept conspirateurs amis de Darius, nommé Intaphernes, s'étant, quelques jours après son avènement au trône, oublié jusqu'à couper le nez et les oreilles à plusieurs serviteurs du roi, celui-ci le fit

saisir avec tous les mâles de sa famille, et les condamna tous à mort.

Cependant, touché des pleurs que versait la femme d'Intaphernes, Darius lui accorda la vie d'un des condamnés, à choisir dans le tas.

Elle demanda la grâce de son frère, disant :

« Je trouverai toujours un homme qui me fera des enfants pour remplacer ceux que je vais perdre. »

Darius s'empressa de satisfaire les desirs de cette pieuse épouse, en la rendant veuve quelques instants après.

On a beau médire des femmes de notre temps, mais si beaucoup penseraient en pareille occasion comme la femme d'Intaphernes, il n'en est guère qui auraient l'aplomb de l'avouer.

Darius ne pouvait, en roi qui se respecte, gouverner tranquillement ses états sans faire la guerre à quelqu'un.

C'eût été honteux, et on n'eût pas parlé de sa gloire et de ses conquêtes.

Il songea bientôt à « s'illustrer » par une guerre contre les Scythes.

Ceux-ci avaient fait en Asie de nombreuses incursions, mais ils avaient été battus par les Mèdes et avaient dû regagner leur pays.

En vertu du proverbe :

« Qui va à la chasse  
Perd sa place;  
Quand il revient,  
Trouve un chien, »

lorsqu'il voulurent reprendre possession de leurs terres, ils rencontrèrent une énergique résistance de la part de ceux qui étaient restés.

Les Scythes étaient des gens simples, et d'une civilisation très arriérée, mais qui savaient joindre l'utile à l'agréable.

Ainsi, lorsqu'il s'étaient donné le plaisir de tuer un ennemi, ils l'écorchaient et en utilisaient la peau pour faire des cuirs à rasoirs.

De plus, ils fabriquaient avec les crânes de charmantes et élégantes coupes qu'ils offraient en cadeau à leurs maîtresses pour orner leurs cheminées.

Tout cela nous promet bien de la besogne pour le jour de la résurrection dernière, surtout si on a oublié de mettre partout des numéros matricules.

Les Scythes avaient à leur service des sorciers chargés de prédire l'avenir, exercer la médecine et rendre la justice.

C'est bien de la besogne pour un homme seul, d'autant plus que, maintenant, des hommes qui ne remplissent qu'une de ces fonctions à la fois s'en acquittent assez mal.

Lors de la mort d'un roi, on faisait une foire de cérémonies singulières.

D'abord, on faisait au cadavre ce que Pierre Bonaparte voulait faire aux républicains, c'est-à-dire qu'on lui ouvrait le ventre.

Ensuite, un long cortège parcourait les provinces, et chaque habitant était obligé de se couper un morceau d'oreille.

pour baffrer, et qu'une vieille chanson japille comme ça :

« Vive la bosse, et vivent les bossus ! »

Mais, encore un coup, vous chinez pour vous et rien que chez vous, ça vous arregarde uniquement et consistamment, et Guignol serait z'un arsouille s'il était assez borniclasse pour se mêler de choses que sont pas du tout de sa cornivence.

*Polichinelle et Arlequin.* — Mais, l'ami, notre rôle ne se borne pas à mettre le bon ordre dans nos affaires : celles de nos voisins sont un tantinet l'objet de notre sollicitude.

*Guignol.* — Ah ! c'est indifférent ! Ainsi, patrons, vous porriez me trouver z'à redire si j'ai conservé le sarsifis de ma perruque, comme en nonante-troisse ?

*Polichinelle.* — Peut-être bien, mon cher !

*Guignol.* — Et vous m'empêcheriez de me banbaner avèque ma veste à carmagnolé, et en quilotte courte avec des bas longs, comme du temps de mon grand ?

*Arlequin.* — Mais, sans doute, citoyen Guignol !

*Guignol.* — Alors, la massime d'Henri quate : « Charbonnier est maître chez lui ! » est pas pus vraie que la « poule au pot » du même moinarque ?

*Polichinelle.* — Comme tu le dis, Guignol. Il n'y a de vrai sur la terre que le droit du plus fort, et pour me servir des expressions d'un homme illustre :

« La force prime le droit ! »

Mais à propos de coups de bâton, je me laisse aller à des considérations morales d'un ordre trop élevé.

Revenons à nos moutons : les gens, que nous avons à bâtonner, sont :

1° Ceux qui crient comme des sourds, parce que, — par mégarde, — nous leur avons effleuré l'épiderme.

*Arlequin.* — 2° Ceux de nos voisins, plus ou moins éloignés, qui seraient tentés de s'opposer à ce que nous nous livrions, sur leur terrain, à nos exercices de tours de bâton.

Enfin, ceux qui, par notre plus grande gloire et notre plus grand profit, il nous plaira de bâtonner, et qui ne proclameront pas qu'après la Très-Sainte-Trinité, c'est la nôtre qui vient en seconde ligne, et est infailible comme le Pape.

*Guignol.* — Harte-là, grandes fripouilles ! Je sis pas des vôtres, quand bien même y gn'y a de cavets que m'ont traité de cormunard et de partageux.

J'ai t'une trique, c'est vrai, mais je la maneye en tout bien toute horreur, et dans l'intérêt de l'humanité. Avant que de tarabuster, avèque mon picarlat, le pauvre peuple français t'ou étranger, j'aimerais quasiment mieux en faire un brandon pour éclairer, en guise de chelu, les gones, les canantes, et les mioches que piautrent dans le gail'ot de l'égornance et de la sarvitude.

Là-dessus, compères, je vous tire mon irrévérance, et je file voir si l'ami Gnafron n'aurait pas encore, à mon sarvice, quéques canons de vin, en cas d'assident.

GUIGNOL.

## LES SATIRES DE GUIGNOL

### LE VIN ET LA BIÈRE

GUIGNOL

D'où viens-tu, vieux Silène, avec ta mine pâle ?  
Ton teint, rouge autrefois, a pris des tons d'opale,  
Et ton nez trognoneux a blanchi comme un lys.

SILÈNE, *chancelant*

D'où je viens ? D'où je viens ? Ecoute-moi, mon fils.

(*Il chante.*)

La France est bien fière  
De ses vins nombreux,  
Mais pour moi la bière  
Vaudra toujours mieux.  
Oui, je la préfère  
A toute boisson.  
Vive l'Angleterre,  
Pays du houblon !

GUIGNOL

Est-ce bien toi, Silène, un enfant de la treille,  
Qui, comme au biberon, tetais à la bouteille ?  
Toi, l'un des plus fervents précurseurs de Bachus,  
Tu désertes ses rangs pour suivre Cambrinus ?

SILÈNE

Bacchus et doux nectar, bon vin : vieille rengaine !  
Moi, je vais et je cours où le torrent m'entraîne.  
Il serait beau de voir, au siècle du progrès,  
Que j'ose, en plein soleil, donner quelques regrets  
A ces crus si divers, oubliés de la foule,  
Tandis qu'à flots dorés, la bière écume et coule.

C'est là, je le confesse, une amère boisson,  
Mais c'est la mode ; et quand j'appelle le garçon,  
Sans plus y réfléchir, je demande une chope.

GUIGNOL

Et c'est nous, autrefois, qui donnions à l'Europe  
La mode qu'aujourd'hui nous impose le Nord !  
Il semble en ce moment que le droit du plus fort  
Déteint sur tout notre être et nous contraint de suivre  
La coutume Germaine, en nous forgant à vivre  
De bière, de jambon, de choucroute et de lard.

SILÈNE

La bière est fabriquée, et par amour de l'art  
Je la bois volontiers. Mais le jus de la vigne  
Est par trop naturel, et me paraît indigne

D'arroser nos gosiers qui, principalement,  
Suivent pour leur boisson le principe allemand.

GUIGNOL

Ton esprit s'affaiblit comme ton goût, Silène.

SILÈNE

Je ne m'en cache pas, et, pour reprendre haleine,  
Je sifle encore un verre, et je vais t'en chanter  
Sept et demi, de vers, qui sauront t'enchanter.

GUIGNOL

Bugne !

SILÈNE *chante*

Par sa nature, et ses feux, et son prisme,  
Le vin français contentait à la fois  
L'œil amoureux, le fier patriotisme,  
Le fin palais des « lions » d'autrefois.  
De Cambrinus le faux-col et la blonde  
Sont façonnés à nos goûts affadis.  
Bière allemande, abreuve tout un monde  
De ramollis !

GUIGNOL

Ramollis ! tu dis bien. Et toi que je contemple  
Dans ce stupide état, n'offres-tu pas l'exemple  
Du ramolli complet ? Ton visage bouffi  
Semble au saindoux du porc opposer un défi.  
Tes yeux ternes et morts nagent dans cette graisse  
Où se meut une lèvre aussi jaune qu'épaisse.  
Ton abdomen ballonne, et tes dix doigts enflés  
Retombent sur ta cuisse aux contours boursoufflés.  
Dans ce corps paresseux l'esprit, hélas ! sommeille ;  
L'absorption d'un bock à peine le réveille  
Pour lui faire commettre un affreux jeu de mots  
Aussitôt arrosé par un deuxième moos.

Tel je te vois, Silène, et j'ai peine à le croire.  
Tandis qu'au temps passé, quand tu ne savais boire  
Que des vins généreux, ton esprit pétillait,  
Ta mine florissait et ton regard brillait.  
Autour du vieux buveur, Satyres et Bacchantes  
Lui formaient un cordon de leurs grappes vivantes.  
Les Grâces, les Plaisirs, les Ris et les Chansons  
Tour à tour le berçaient de douces visions.  
Sous ses cheveux blanchis, sous sa vieille enveloppe  
Silène restait jeune. Aujourd'hui que la choppe  
A détroné chez lui la coupe du bon vin,  
Silène a tout perdu son prestige divin ;  
Il est vieux par le corps, comme il est vieux par l'âme,  
Objet plus digne encor de pitié que de blâme !

COGNE-DUR.

Enfin, on enterrait le roi, et avec lui sa femme, son échançon, son cuisinier et ses ministres, et on empailait cinquante jeunes gens et cinquante chevaux.

De nos jours, les rois disparaissent, mais tout le reste demeure, même les ministres.

Ajoutons, pour mieux faire connaître les ennemis que Darius se préparait à combattre, que les Scythes ne cultivaient point la terre et ne se nourrissaient que de la chair des animaux.

#### CHAPITRE XXVI

Darius fit construire sur le Bosphore un pont de bateaux qui reliait les deux continents.

L'architecte Mandroclès y réussit beaucoup mieux que le général Ducrot sur la Marne, et toute l'armée put passer au nombre de 700,000 hommes.

Avant de partir, un des frères de Darius lui représenta que la guerre était inutile, attendu que les Scythes, en admettant qu'ils soient vaincus, étaient trop pauvres pour donner le moindre milliard d'indemnité.

Néanmoins le roi persista dans sa résolution, ce qu'apprenant OEobazos, vieillard qui avait ses trois fils dans l'armée, il demanda à Darius de lui en laisser au moins un.

Le roi lui répondit avec un gracieux sourire :

« Mais, comment donc, c'est trop juste. Trop heureux de vous être agréable. Seulement un, ce n'est pas assez, je vous laisserai vos trois fils. »

Ceci dit, il manda les exécuteurs, fit tuer les trois jeunes gens, et envoya les cadavres au père, en lui disant : « Les voici ; gardez-les auprès de vous le temps qu'il vous plaira. »

Après avoir ainsi appelé sur lui la protection du Dieu des batailles, Darius pénétra en Europe et se mit à la poursuite des Scythes.

Il passa de longs mois en marches et contre-marches, et fut obligé de regagner son pays « honteux et confus, » sans avoir remporté autre chose qu'une veste splendide.

Les nombreux états de Darius avaient été divisés par lui en vingt gouvernements confiés à des fonctionnaires nommés satrapes, parce qu'ils ne songeaient qu'à « s'attrapper » mutuellement.

Ces satrapes ne furent pas toujours très-obéissants, et le roi dut les rappeler plusieurs fois à la raison.

Les procédés employés pour réprimer les fautes n'avaient rien de commun avec la douceur.

Ainsi, un juge ayant été convaincu d'injustice, il fut mis à mort ; on l'écorcha, et de sa peau tannée on couvrit le fauteuil où s'asseyait son fils et successeur pour rendre ses arrêts.

Si l'on avait toujours procédé ainsi, il ne resterait plus de maroquin sur les sièges des fonctionnaires.

Une des coutumes les plus singulières de ce peuple était d'examiner deux fois chaque affaire : une fois à jeun, et l'autre fois étant ivre-mort. Si les deux jugements étaient semblables, on ne pouvait aller en cassation.

Ils adoraient le soleil, la lune, la terre, le feu, etc. Mais ils n'élevaient point de temple, et méprisaient toutes les idoles et les images.

Ces sentiments devaient nuire singulièrement au commerce des fabricants d'ornements d'église.

Chez eux le célibat était inconnu, et les hommes qui avaient beaucoup d'enfants étaient très honorés.

Ils n'ont donc pas eu le bonheur de connaître les ignorantins et les arrêtés de M. Pascal.

#### CHAPITRE XXIII

Un petit peuple qui fit aussi beaucoup parler de lui, et qui a donné un démenti au proverbe : « Heureux les peuples qui n'ont pas d'histoire, » avait fondé sur les bords de la Méditerranée des villes florissantes, telles que Tyr, ainsi nommée parce qu'elle servait de cible à bien des convoitises ; Tripoli, dont la terre sert à nettoyer les casseroles, etc., etc.

C'étaient les Phéniciens.

A en croire la légende, ce peuple a inventé tout (excepté la poudre et le plan Trochu).

C'est à lui que nous devrions l'invention de l'écriture, chose bien inutile, puisque la manière de s'en servir est soumise à une foule de lois répressives, sans compter le cautionnement.

ARCHINOÉ.

(La suite au prochain numéro.)

## COUPS DE PICARLAT

FRÈRE RICARIUS

Qui donc disait que nous avions vu le dernier des ignorantins ?

Sans être le phénix, le « cher frère » renaît de ses cendres, le « cher frère » est éternel !

Jean-Pierre Galochard, en religion frère Ricarius, est né en Auvergne, de « l'auchtre couchta de la moun-tagne, fouchtra ! »

Jusqu'à l'âge de dix-huit ans, Galochard a pris part aux travaux de ses pères : « rechamer les cacheroles et chervir les machons. »

Mais, à cette époque, la perspective de la conscription prochaine se dresse devant lui et le met en souci : Galochard n'est rien moins que chauvin.

Il faut donc, à toute force, esquiver sinon le tirage au sort, du moins les conséquences qui peuvent en résulter, militairement parlant. Que faire ?

Galochard n'est point faible de constitution, lui qui mangerait une double « choupe au lard, » même compliquée du soulier « que cha n'est pas chale, mais que cha tient de la plache. » De plus, Galochard est né d'un gaillard et d'une gaillarde qui ne font que des « gas de cinq pieds six pouces, » et qui s'en vantent.

Se couper un doigt, ou contrefaire l'idiot pour obtenir l'exemption, on y a certes bien un peu songé ; mais on est connu des « vojins et de Mochieu le Mare, » et ce serait jouer gros jeu et risquer les compagnies de discipline.

Donc, que faire, bon Dieu de l'Auvergne, que faire ?

Pendant ce temps, débarquent dans le village des êtres étranges, à la robe noire comme le plumage des corbeaux qui hantent le sommet des montagnes auvergnates. Une calotte est placée sur leur occiput, et leur chef est surmonté d'un large chapeau aux bords relevés par des cordons. Un carré d'étoffe blanche leur pend sous le cou et tranche sur leur sombre vêtement, comme certain appendice rouge des dindons de Crémieu contraste avec le reste de leur individu.

— « Hommes noirs, d'où sortez-vous ? »

— « Nous sortons de dessous terre. »

Moitié renards, moitié loups,

Nous rentrons, songez à vous taire,

Et que vos enfants suivent nos leçons.

C'est nous qui fessons,

Et qui refessons

Les jolis petits, les jolis garçons.

Quelle est cette troupe de jeunes campagnards, vêtus d'une veste de bure marron à petites basques, enfilés dans des culottes à braguettes, coiffés de chapeaux ronds de feutre grossier, et chaussés de sabots blancs ?

Ils sortent de notre gare, sous la direction et la surveillance de quelques gardiens ensoutanés, dits Frères de la doctrine chrétienne.

Ces jeunes gars ont été recrutés en Auvergne pour devenir instituteurs congréganistes, savants par la grâce de Dieu et de la lettre d'obédience.

En passant sur la place Perrache, ils frémissent à la vue des uniformes de nos soldats, qu'heureusement ils n'endosseront pas, à la faveur de l'engagement de dix ans qu'ils contracteront pour se livrer à l'enseignement.

Mais ce frémissement fait bientôt place à un sentiment plus doux : nos montagnards, parmi lesquels Jean-Pierre Galochard, le futur frère Ricarius, ont vu de jeunes enfants s'ébattre vers les squares. Cette image de l'innocence fait battre le cœur de notre héros d'une sainte et pure joie ; et ils se dirigent vers la maison du noviciat, en marmottant :

C'est nous qui fessons

Et qui refessons

Les jolis petits, les jolis garçons.

De prochaines études nous montreront Galochard, en religion Ricarius, novice, et surtout frère enseignant les jolis petits, les jolis garçons.

POLICHINELLE.

## LETTRES

SUR

## L'EXPOSITION UNIVERSELLE

DE LYON

VI

Au R. P. Fringolardus, au couvent de X...

Mon cher ami,

Je vous écris quelques mots à la hâte, pour vous annoncer mon prochain retour.

Je suis furieuse !

Ce matin, je vais à l'Exposition. Je descends de voiture, et m'avance vers la grande porte. Aussitôt, un homme en costume de garde-chasse me barre le passage, me demandant ma carte. Je réponds aussitôt : « Je suis la marquise de Fortemine. » Il insiste, et, comme un groupe se formait autour de nous, je coupe court en lui tendant ma carte de visite.

Un vague sourire vint errer sur les lèvres du garde-chasse, qui me dit : « Passez au tourniquet. »

Vraiment, si la dignité ne m'avait pas retenue, j'aurais dit son fait à ce malotru, qui me fait donner ma carte en public, et finit par se moquer de moi, en me faisant passer dans un tourniquet qui reçoit tous les mananis et les badauds.

Moi, marquise de Fortemine, qui, au bon temps, aurais eu un tabouret à la cour, passer dans un tourniquet !

Il faut vivre au temps où nous vivons pour voir de ces choses !

Plus tard, mon maître d'hôtel m'a expliqué que ce garde-chasse me demandait ma carte d'entrée, ou d'invitation. J'avais négligé de remplir cette formalité, mais je ne lui pardonne pas le tourniquet, après qu'il a eu entre les mains ma carte de visite.

Je pénètre sous les galeries. On n'y voit que des machines. Vous savez que je ne méprise rien autant que les machines.

Depuis que des croquants ont inventé la vapeur, et que des philosophes ont dit : « La matière est l'esclave de l'homme, » depuis ce temps, l'obéissance a disparu. Nos paysans se sont tous crus des êtres supérieurs, presque nos égaux. C'est un mauvais service rendu à la noblesse, que l'invention de toutes ces machines, et j'étais furieuse de voir que l'Exposition en renferme tant.

Vous comprenez que, dans ces dispositions d'esprit, je ne pouvais guère examiner ce que je venais voir. Je venais d'entrer dans la quatrième galerie, quand deux jeunes voyous s'approchent de moi. L'un d'eux, me regardant, dit à son camarade : « Tiens, nous sommes donc dans la galerie des antiquités ! »

Pour le coup, c'en était trop. Je sortis, jurant mes grands Dieux qu'on ne m'y reprendrait plus, et je revins à l'hôtel d'où je vous écris.

Veillez me croire, etc.

Marquise de FORTEMINE.

P. S. — Ma femme de chambre ira demain à l'Exposition, et m'enverra des fournisseurs. Je veux faire les quelques achats que je vous ai promis.

## CHOSSES ET AUTRES

La *Décentralisation* nous l'a dit l'autre jour : l'œuvre de la propagation de la foi a reçu, depuis sa fondation, une somme de quatre-vingt-dix millions environ.

Quatre-vingt-dix millions pour une seule association !

En additionnant ce que nous coûtent par an : le budget des cultes, le denier de Saint-Pierre, la propagation de la foi, les petits Chinois, les ignorantins, les quêtes dans les églises, les dons ou testaments « volontaires, » les ambassadeurs à Rome, les... etc., etc., etc., etc., etc., etc., etc., etc., etc., etc., etc., etc., combien faudrait-il d'années pour former cinq milliards ?

Pas beaucoup !

Depuis qu'ils sont armés de revolvers, les agents de M. Gourlet continuent à faire leur service.

Ainsi, avant-hier, jeudi, une scène semblable à celle que nous avons racontée dans notre dernier numéro se passait à onze heures du soir, à l'extrémité du pont de la Guillotière.

Il paraît même que l'on avait joué du couteau, d'après les cris de l'un des combattants.

Au bout d'un quart d'heure de cet amusant spectacle, aucun « gardien de l'ordre » n'avait paru.

Au fait, c'était le 5 septembre, les agents de M. Gourlet se remettaient probablement de leurs fatigues de la veille !

Dimanche, 8 septembre, doit avoir lieu, aux Montagnes Gauloises, un grand concert au profit de la société d'enseignement libre et laïque.

Nous regrettons de ne pouvoir publier le programme de cette charmante fête, à laquelle la mise en exécution de l'arrêté Pascal donne un nouvel et puissant intérêt.

Nous saisissons cette occasion pour offrir nos bien sincères félicitations à la vaillante société qui soutient si vigoureusement la lutte en faveur de principes que professe, quoiqu'on en dise, l'immense majorité de la population lyonnaise.

« Là où il n'y a rien, le roi perd ses droits. »

Ce proverbe antique et solennel devrait pouvoir s'appliquer aux reporters de certains journaux, surtout de ceux qui n'attendent le salut que d'un roy.

Il n'en est rien.

Le chroniqueur de la *Décentralisation*, qui doit avoir de la m...élasse aux yeux, a vu un ignorantin blessé grièvement à coups de pierres (qui n'ont jamais été lancées).

A son tour, un pieux lecteur, qui a vu aussi le fait dans son journal, le raconte à une voisine, en insinuant que le « cher frère » est presque mort.

Celle-ci, naturellement, n'a rien de plus empressé que de dire à sa commère qu'un frère a été tué par les communards, et plusieurs autres blessés.

Passant ainsi par une quinzaine de bouches dévotes, le mensonge de la *Décentralisation* prend des proportions colossales : ce n'est plus un frère blessé, ils sont tous morts ou peu s'en faut, et avec eux les gendarmes, les urbains, et M. Gourlet lui-même.

Ce sont les habitants de la place de Belfort, qui ont bien ri !

P.-L.-M.!!

Nous avons déjà relevé ce fait que les ateliers d'Oullins, dépendant du P.-L.-M., avaient, cette année, forcé leurs ouvriers d'accepter le congé de deux jours



règlementaire sous l'empire pour fêter la Saint-Napoléon.

Mais le 4 septembre, ouvriers du P.-L.-M., vous travaillerez bon gré mal gré, et vous travaillerez, entendez-vous, sous peine de renvoi.

O P.-L.-M. de l'empire ! O empire du P.-L.-M. !

Un procès monstre est, dit-on, sur le point d'être intenté à l'administration du P.-L.-M.

De gré ou de force, les agents de la Compagnie versent une partie de leur salaire à la caisse des retraites, organisée par les pachas de l'administration, et non autorisée par l'Etat.

Sont-ils démissionnaires ou congédiés pour une cause des plus futiles, les employés se voient frustrés du montant des retenues qui ont été opérées sur leurs appointements pendant cinq, dix ou vingt ans et plus.

Les réclamations tombent devant l'omnipotence de la Compagnie. Mais, mettant en pratique l'ancienne maxime : *l'union fait la force* ! tous les ex-agents du P.-L.-M. vont se liguier et se cotiser pour soutenir les frais d'un procès dirigé contre l'administration, et tendant à se faire restituer les sommes qui ont été, d'office, distraites de leur traitement pour alimenter cette caisse noire dite « des retraites, » et dont l'avoire s'élève aujourd'hui à plus de vingt millions.

A notre grand regret, nous ne pouvons que constater ces faits contentieux, sans qu'il nous soit permis de les discuter et de les apprécier sous leur rapport économique.

Mais, à notre avis, il suffit de signaler les agissements du P.-L.-M., pour que le public, — sur le dos duquel la susdite exploitation bat monnaie, — en déduise la morale, si morale il y a.

STEPHEN.

## BUGNES ET MATEFAIMS

Le projet d'un moyen de communication entre la Croix-Rousse et Fourvières revient périodiquement sur l'eau.

Notre ville n'étant pas assez riche pour se passer la fantaisie d'un pont monumental, nous proposons l'établissement d'un simple *bac à ras* du sommet des deux collines.

Un concours sera ouvert, et les ingénieurs admis à faire l'essai de leur système pour le *bac à lauréats* en question, devront produire leurs plans, qui seront réunis en un album sous le titre de *bac-annales*.

En attendant la rentrée de l'assemblée, nos honorables pompiers signent une pétition tendant à détrôner leur patronne Sainte-Barbe, dont le sexe et la qualité de vierge indiquent assez clairement qu'elle n'a jamais servi dans aucun corps... de pompe, et à la remplacer par le valet de trèfle, de qui la canonisation serait demandé d'urgence à N. S. P. le pape.

La cause principale de cette substitution est que le valet de trèfle s'appelle *Lancelot*.

Entre le baron Chaurand et le capitaine des pompiers de son village :

— Savez-vous, Pierre Gringoire, quelle différence il y a entre la ville de Saint-Genis et la République française ?

— Il y a, not' député, que Saint-Genis est la petite partie de ce grand tout qu'on appelle la République.

— Tu n'y es pas, mon brave.

— Alors, M'sieu le baron, c'est que vous êtes maire de Saint-Genis, et que vous êtes député de la République.

— Tu patauges, Gringoire. La différence consiste en ce que Saint-Genis peut se représenter par la marque de Caux au cinquième degré, et la République par un zéro précédé du signe moins...

C'est-à-dire que le premier a toute ma sympathie, et que je suis de *glace* pour la seconde.

Vous ne comprenez pas, capitaine ?

— Oh ! qu' si !

— Oh ! qu' si, oh ! qu' si ! Quand donc le gouvernement républicain le sera-t-il, *occis* ! (A part.) Enfoncé, Tillancourt !

— Mon cher, un inventeur de machines comme vous l'êtes, pourquoi ne pas exposer ?

— Vous voulez dire « m'exposer ?... » Eh bien, c'est que la cherté des *locaux* motive mon abstention.

Quels sont les gens les plus à plaindre de Paris ?

— Ce sont ceux qu'une maladie *rude rive au lit*.

Annonce cueillie dans les journaux de Paris :

« Dents blindées très solides. »

Gnafron demande si elles sont à l'épreuve du canon... de vin.

Quelques définitions de la femme :

C'est une glace qui, dans ses pérégrinations, devrait toujours porter la mention : *Très-fragile*.

C'est un polygone dont tous les côtés sont inégaux.

C'est un torrent qui change souvent de lit et qui grossit dans son cours.

HEBDROMADAIRE.



## THÉÂTRE

Nous sommes encore trop rapprochés de l'ouverture de la saison pour porter, sur les nouveaux artistes de M. Danguin, un jugement éclairé.

Donc, à samedi prochain notre première chronique théâtrale.

Pour aujourd'hui, nous nous bornons à dire que, si nous avons remarqué chez plusieurs des artistes que nous connaissons et que nous aimons tous, tels que Chelli, Péron, etc., des progrès sensibles, en revanche les chœurs nous ont paru encore plus... faibles que l'année dernière.

Pourtant, ces messieurs nous paraissent peu accessibles à « l'émotion inséparable d'un premier début. »

LASOL.

## DICTIONNAIRE DU CHASSEUR

Suite

A

AGACE. — Oiseau nommé aussi *pie*.

Les deux se valent. Aussi dit-on d'une personne qui vous *agace* : elle a une langue de *pie*.

D'après les vieux catholiques, *Pie*, substantif propre, serait aussi synonyme d'*agace*, verbe actif.

AJUSTER. — Viser juste.

Vieux mot français à rayer du dictionnaire des chasseurs.

ALLIER. — Sorte de filet à prendre des perdrix. Est-ce en vue de semblables exploits cynégétiques que les monarques cherchent constamment à s'*allier*.

ALOUETTE. — Affectionne les blés.

De là, le peuple a appelé l'*alouette* une espèce de glande en forme de grain, située à l'extrémité du palais de l'homme, et que les savants, par corruption, désignent sous le nom de *la luette*.

AMPHITRION. — Ses domaines faisaient la joie de ces braconniers, pique-assiettes et parasites, qui sont constamment à la chasse d'une bonne table.

Mais, quand un de ces derniers lui demandait : A quelle heure dinez-vous, mon cher Amphitrion ?

— De cinq à six, répondait-il. Par conséquent, mon ami, venez à sept heures, et vous êtes sûr de ne pas me déranger.

Chassé de la sorte, le braconnier filait « *Honteux comme un renard qu'une poule aurait pris.* »

(A suivre)

Jean LELIÈVRE.

Théâtre des NOUVEAUTES

## LES BRIGANDS

musique d'Offenbach

EN VENTE

A la librairie Centrale DELAIRE

Rue du Bât-d'Argent

## L'IMPOT SUR LE CAPITAL

PAR MENIER

Un vol. de 350 pages. Prix : 1 fr.

EN VENTE

Chez M. EVRARD, libraire, 32, rue de Lyon  
et chez tous les Libraires

## HUIT JOURS A LYON

SOUVENIRS DE L'EXPOSITION

PRIX : 2 FRANCS

## PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE

## RAMBAUD

OPÉRATEUR

1, RUE LANterne, 1

LYON

A CÉDER pour cause de santé, un FONDS DE CAFÉ, situé dans un des bons quartiers de la ville, et pouvant être transformé en restaurant. — Agencements en bon état, clientèle sérieuse.

S'adresser à la Librairie centrale DELAIRE, rue du Bât-d'Argent, à Lyon.

Le Gérant : E. BERNARD.

Lyon, Association typographique. — Regard, rue de la Harpe, 12.

Eugène Bernard